

une de ces conversations : “ Nous constatons avec plaisir que notre affection pour notre Mère augmente toujours. Oh ! que nous sommes heureux ! ” Mais ce que Zéphirin cherchait avant tout dans ces pieux entretiens, c'était de communiquer aux autres son bonheur et de faire aimer celle qu'il aimait tant. Il exerça surtout son zèle parmi les jeunes congréganistes. Il leur faisait adopter quelque pratique de piété envers MARIE, par exemple la récitation du Petit Office, la sanctification du samedi, leur promettant en retour la tendresse de la Reine du ciel ; il les voyait de temps en temps pour les animer et leur parler de MARIE. Et MARIE les bénissait ; elle leur donnait ses premières caresses, qu'elle prodigue toujours à ceux qui veulent l'aimer ; et c'étaient autant de serviteurs dévoués prêts à répandre à leur tour l'amour de leur Reine chez leurs condisciples.

MARIE seule sait tout le bien qu'il a fait ainsi par la force de l'attrait de son nom sacré. Tous ces détails édifiants n'ont été connus qu'après la mort de Zéphirin. Lui-même ne voyait dans son zèle rien que d'ordinaire : il aimait tant sa *bonne Mère*, n'était-il pas naturel qu'il cherchât à la faire aimer ?

Sa confiance en MARIE était bien celle de l'enfant pour sa mère, simple et naïve comme l'enfance. A la fin de l'année 1888-89, avant de quitter la maison du séminaire, Zéphirin était allé faire une dernière visite à l'autel des congréganistes ; il glissa sous la statue de la Sainte-Vierge un billet dans lequel il demandait à MARIE de le protéger pendant ses vacances ; il l'avait adressé : *A ma mère chérie au ciel !* et il l'avait signé : *Votre enfant bien-aimé.*